

De la gnôle pour les momies¹

Entretien avec le professeur Mariusz Ziółkowski²

Depuis cinq cents ans, les Indiens vénèrent les momies de la grotte de Coropuna.

Sur le site des fouilles de Maucallacta (3.700 mètres au-dessus du niveau de la mer), Monika Rogozińska s'entretient avec le professeur Mariusz Ziółkowski, directeur d'une expédition archéologique dans les Andes péruviennes.

Monika Rogozińska : Les archéologues polonais ont découvert sous ta direction dans des sites difficilement accessibles des Andes péruviennes le plus important oracle, le sanctuaire le plus élevé et le plus grand centre administratif d'un quart de l'empire des Incas. C'est un succès sensationnel à l'échelle mondiale. Jusqu'à présent, on ne connaissait presque pas de traces archéologiques de la présence des Incas dans les zones que vous avez étudiées. Combien de temps t'a demandé la découverte de ces lieux ?

Mariusz Ziółkowski : Seul ou assisté par de jeunes archéologues, j'ai fouillé pendant dix ans deux mille cinq cents kilomètres carrés dans les solitudes andines jusqu'à cinq mille cinq cents mètres d'altitude, soit jusqu'à la limite des glaciers (voir Photo 5).

M.R. Savais-tu exactement ce que tu cherchais ?

M.Z. Les chroniques coloniales écrites au seizième siècle par les Espagnols nous avaient appris que le volcan Coropuna (6.425 m.) avait le statut de montagne sacrée dans cette partie de l'empire des Incas. C'était aussi l'un des principaux oracles où les dieux prédisaient l'avenir par la bouche des prêtres. Il devait donc y avoir là quelque part un grand sanctuaire où se rendaient les pèlerins pour demander des oracles au dieu Coropuna. Le projet archéologique polono-péruvien auquel nous travaillons depuis 1996 se proposait de le trouver. Nous avons parcouru les massifs d'autres volcans. Nous avons exploré plus de cent trente sites archéologiques divers. Le plus élevé est un lieu de culte rituel à cinq mille mètres d'altitude. Le plus ancien est une peinture dans des grottes, elle date de six à huit mille ans. Nous avons acheté des photographies aériennes pour comparer les dimensions de diverses

¹ *Rzeczpospolita*, nr 269, 18.11.2006 r. Monika Rogozińska, « *Bimber dla mumii* ».

² Le professeur Mariusz Ziółkowski, archéologue, historien ethnographe, archéo-astronome, dirige le Centre de Recherches Précolombiennes de l'Université de Varsovie (www.maa.uw.edu.pl) qui mène des travaux au Pérou, en Equateur, au Guatemala ainsi qu'en Kachoubie. Membre, entre autres du Deutsches Archeologisches Institut et du The Explorers Club. Ancien professionnel de judo.

ruines de l'architecture incasique. Maucallacta s'avéra la plus grande et la plus considérable. Elle a une surface de trente hectares et environ trois cents bâtiments.

M.R. Depuis combien de temps ces lieux étaient-ils habités ?

M.Z. Nous n'avons pas encore de réponse précise à cela ; au moins depuis trois ou quatre siècles avant les Incas, qui, arrivés au milieu du quinzième siècle, ont ajouté des constructions. La taille de trois plates-formes artificielles montre que, lors des fêtes, plusieurs milliers de personnes pouvaient venir ici. Malheureusement, il y a déjà longtemps que ces plates-formes ont attiré l'attention des pillards à cause des légendes selon lesquelles elles cachaient des objets précieux.

M.R. Quels étaient ces trésors ?

M.Z. Dans de nombreuses régions des Andes, on dit que quand l'inca Atahualpa fut pris par les conquistadors espagnols et s'engagea à payer une énorme rançon pour sa vie, au moment où il fut tué, des caravanes de lamas portant des chargements précieux de tout l'empire étaient encore en chemin. Toutefois, six tonnes d'or et douze tonnes d'argent arrivèrent encore à Cajamarca... les espagnols les jetèrent dans un creuset. La valeur du métal fondu s'élèverait aujourd'hui à environ cent quarante millions de dollars et celle des œuvres d'art serait probablement inestimable. On raconte qu'à la nouvelle de l'assassinat de l'inca, l'or qui était encore en chemin fut enterré. Aujourd'hui, toute localité qui se respecte affirme qu'il fut caché justement sur son territoire. Les légendes provoquent les pillards.

M.R. Et vous, vous avez trouvé de l'or ?

M.Z. De toute façon, si un archéologue trouve de l'or au Pérou, il ne peut pas l'ébruiter, s'il veut sauver le monument de la dévastation. Toute mention de ce minerai suscite un intérêt malsain et dangereux. Les objets trouvés par les archéologues sont donc discrètement mis à l'abri dans les coffres-forts des musées.

M.R. Les traces d'effractions sont ici nombreuses. Toutes les sépultures ressemblant à une maison de pierre ont une ouverture taillée à coups de pioche, et pourtant, il est facile de se glisser à l'intérieur par l'entrée normale. Pourquoi les voleurs se donnent-ils tant de peine ?

M.Z. Les voleurs qui accordent foi aux superstitions locales ont peur de pénétrer par l'entrée par laquelle on a fait passer un mort. Ils respectent un rituel compliqué afin de pouvoir sortir sains et saufs en échappant aux menaces qu'entraîne, d'après eux, le contact des morts. Et les dangers sont nombreux. Avant tout, les maladies. On peut par exemple attraper le *susto*, ce

qui veut dire en espagnol l'épouvante. L'homme meurt parce qu'il se croit ensorcelé, et le diable prend son âme. Il y a même eu des cas de décès. Seul un bon chamane peut porter remède. Une expédition a dû en payer un pour qu'il sauve des ouvriers à moitié morts. Il a réussi. Nous, nous ne parlerions évidemment pas de charmes, mais plutôt de troubles psychosomatiques. On pille les tombes pour diverses raisons. Dans de nombreuses maisons, les gens gardent des crânes qui en proviennent, croyant qu'ils protègent en son absence les biens du maître de maison en effarouchant les intrus par un sifflement strident. Il existe aussi des voleurs qui agissent à une échelle industrielle. Ils cherchent les céramiques, les tissus, les objets en métaux précieux ou les pierres sculptées pour lesquels la demande internationale est grande. Une énorme quantité d'entre eux est emmenée aux Etats-Unis et dans d'autres pays riches. On a trouvé un jour pas loin d'ici de magnifiques tissus faits avec des plumes. Ils ont été immédiatement dégarnis par des collectionneurs privés. Par chance, le terrain où nous travaillons n'est pas très attractif pour eux en raison du type de céramique et des difficultés d'accès.

M.R. Pourquoi alors l'archéologue Maciej Sobczyk restait-il la nuit sous la tente dans les murs de Maucallacta à surveiller les fouilles fraîches, au lieu de rentrer au village, dans son lit ?

M.Z. La curiosité fait que les gens viennent, voient quelque chose, regardent ce que c'est, cassent les céramiques... Cela ne leur donnera rien, mais ils nous détruisent le contexte archéologique. C'est pourquoi nous surveillons les fouilles. D'ailleurs, on agit ainsi dans le monde entier.

M.R. Quels autres sacrifices encore offrait-on à Coropuna ?

M.Z. Des sacrifices humains. Toutefois, pour l'instant, ce n'est pas ici que nous avons trouvé des preuves de sacrifices d'enfants, mais dans un site éloigné de quelques dizaines de kilomètres, à Copan, près d'Andaray.

M.R. Pourquoi les Incas tuaient-ils des enfants ?

M.Z. Pour des raisons très variées. Capacocha, c'est-à-dire le grand contrat ou pacte royal était un rite sacrificiel important. On offrait en général deux enfants dans les principaux sanctuaires de l'empire au moment de la prise de pouvoir du souverain. Le contrat était renouvelé quand une nécessité impérieuse se présentait : guerre, épidémie... Nous pouvons être presque certains qu'ici aussi des sacrifices humains étaient offerts au dieu Coropuna.

M.R. Comment les tuait-on ?

M.Z. Le plus souvent, la victime était endormie et étouffée dans son sommeil. Les femmes trouvées dans les glaciers des volcans Ampato ou Sara Sara ont été tuées d'un coup de massue sur la tête. Elles avaient été certainement au préalable étourdies par l'alcool, le manque d'oxygène dû à l'altitude et l'épuisement après une ascension difficile.

M.R. *La fièvre des recherches des restes des personnes offertes comme victimes il y a des siècles sur les sommets des volcans s'est emparée du Pérou. On en a fait un commerce. La principale attraction d'Arequipa, la capitale de la région où vous travaillez, ce ne sont déjà plus les magnifiques monastères et les églises inscrites sur la liste du Patrimoine de l'humanité dressée par l'UNESCO, mais les restes d'une jeune fille inca trouvée sur les flancs de l'Ampato. On l'a prénommée Juanita en l'honneur de Johan Reinhardt qui l'a trouvée.*

M.Z. Tout ce qui a trait à la mort et à ce qui se passe après elle suscite un intérêt général. La découverte de la momie d'Ötz, ensevelie depuis cinq mille trois cents ans dans le glacier alpin, ou de celles des noyés en sacrifice dans les marais du Danemark ont été des événements sensationnels. L'intérêt pour les momies égyptiennes ne faiblit pas. Je rappellerai que sur les sommets volcaniques couverts de neige, on ne cherche pas des corps desséchés, mais congelés. Cela a une grande importance scientifique car nous en tirons des informations sur les maladies, sur l'ADN (nous menons aussi des recherches avec la Faculté de génétique de l'Université de Varsovie), sur le régime alimentaire de ces hommes. On sait ce que mangeait l'enfant du Nevado Pichu Picchu (5.665 m.), de l'Aconcagua (6.959 m.), du Cerro Llullaillaco (6.739 m.), ou la jeune Juanita justement qui a profité d'une publicité exceptionnelle grâce à la revue *National Geographic*.

M.R. *Je l'ai vue au musée d'Arequipo. Son aspect est terrible, saisissant, non seulement à cause des problèmes de conservation liés au maintien d'une température convenable.*

M.Z. Un autre problème est apparu. Les habitants de la région où elle a été trouvée réclament le retour de Juanita. Ils voudraient la garder sur place pour que les touristes laissent leur argent chez eux. Certains pensent qu'il faut la remmener sur les versants de l'Ampato.

M.R. *Et as-tu trouvé une momie ?*

M.Z. J'ai vu une momie coiffée d'un petit bonnet moderne. Des Indiens de la région étaient allés me la montrer. Elle se trouvait dans une grotte de l'autre côté de Coropuna à quatre mille huit cents mètres d'altitude. Son tumulus sacrificiel fait de plaques peintes formant un muret datait de l'époque précolombienne, donc au moins de la fin du quinzième siècle. Elle portait des fragments de tissus anciens et sur la tête un bonnet tricoté à la machine à l'époque

moderne. Des récipients contenaient des restes de nourriture, des feuilles de coca. Dans une bouteille d'eau minérale en plastique, il y avait de la gnôle artisanale du pays et à côté, du chocolat et un billet de 50.000 intis datant d'une vingtaine d'années. Pour que la momie ne gèle pas, on faisait du feu. Elle était très vénérée. Les autochtones m'ont demandé : « *Et si nous la descendions, les touristes ne viendraient-ils pas ?* » J'ai fait le contraire de ce qu'ils attendaient de moi. J'ai photographié tout, puis j'ai remis les objets à leur place, j'ai fait une offrande de rhum en demandant pardon d'avoir troublé son repos. Ensuite, je leur ai expliqué qu'elle était précieuse en tant que gardienne de la tradition, des croyances, de la culture locale, qu'en l'enlevant d'ici, on changerait leur ancêtre en l'un de ces squelettes entassés dans les musées d'Arequipo ou de Lima et qui ne sont vraiment utiles à personne.

M.R. J'ai observé tes excellentes relations avec la population locale. Elle est très cordiale. Comment fais-tu pour gagner sa sympathie ?

M.Z. Les règles de conduite sont l'abc de tout archéologue de terrain, peu importe qu'il travaille dans les Andes, en Egypte ou en Kachoubie. Nous sommes des intrus. Je ne me fais pas d'illusions. Les gens considèrent l'archéologie comme un moyen d'acquérir des objets de valeur pour des collections. Ils pensent que nous venons ici pour le gain. Ils savent combien coûte un billet pour l'Europe. Il faut beaucoup de temps pour faire comprendre que nous ne faisons qu'étudier l'architecture. Avant tout, il est nécessaire de parler couramment espagnol pour pouvoir à tout instant se comprendre avec tout le monde. La façon d'aller sur le terrain est importante. Il faut venir en ayant en mains des lettres officielles et en passant par les autorités locales. On donne les papiers au maire, au gouverneur, au curé et au chef de la police. Localement, l'autorité la plus importante est l'alcalde, c'est-à-dire le maire. Il faut prendre contact avec lui. Dans les villages où nous travaillons, il ne faut pas manifester sa différence, par exemple par ses habits. Il est nécessaire de garder la mesure. Nous photographions discrètement. Les autochtones peuvent prendre des commentaires à haute voix dans une langue étrangère ou des éclats de rire pour des moqueries. Il est bon d'avoir son ambassadeur. En commençant à travailler, nous avons pris dans notre équipe Juliana Torres, d'origine indienne, une personne respectable, qui doit bien être la commère et la marraine de la moitié des habitants des deux provinces dans lesquelles nous travaillons : Condesuyos et Castilla. Elle était notre carte de visite, quelque chose comme une accréditation. Cela vaut la peine aussi d'investir. L'architecte Gonzalo Presbitero Rodriguez, Péruvien boursier de la Pologne, excellent conservateur des murs est aussi un chaud champion de notre mission. L'aide des autorités scolaires locales est indispensable. Nous avons celle de l'université

catholique Santa Maria d'Arequipa et du docteur Luisa Augusto Belan Franco, archéologue. Il existe aussi des dangers dus à l'ignorance de la culture, des coutumes, qui peuvent être inattendus... Il n'est pas possible de tout prévoir : un tremblement de terre, une grève des transports, un blocage des routes...

M.R. Et s'ils vous prennent pour un sorcier ou une sorcière ?

M.Z. Si quelqu'un passe dans les Andes du centre pour *pishtaku* et dans celles du sud pour *nakach*, il faut qu'il déguerpisse au plus vite. Ce sont de très vieilles croyances mentionnées par les chroniqueurs du seizième siècle. Le *pishtaku* ou *nakach*, c'est-à-dire égorgeur, est un homme, un étranger, métis ou blanc ; il parle ketchoua ou espagnol ou anglais. Il attaque les Indiens de préférence au crépuscule, les égorge et fait fondre leur graisse. Les versions sont différentes. A l'époque coloniale, on disait que les missionnaires avaient besoin de la graisse des Indiens pour fabriquer les cloches, afin de leur donner un timbre agréable. Aujourd'hui, les gens sont généralement convaincus que les blancs en ont besoin pour faire des médicaments ou pour graisser les machines. Dernièrement, le *pishtaku* se métamorphose en un nouvel avatar, le *sacajos*, ce qui veut dire : celui qui arrache les yeux. On raconte qu'il roule en automobile, parfois en ambulance, qu'il endort les Indiens pour prendre leurs organes que les blancs vendent ensuite dans les hôpitaux. Pour parler franchement, cette version n'est pas tout à fait une création de l'imagination. La presse a publié des accusations de commerce illégal d'organes de malades, surtout de ceux qui sont issus des couches sociales indigentes. La croyance en l'existence du *pishtaku* est si forte qu'on a vu des assassinats : il y a des années, un spécialiste allemand des Andes a été décapité non loin du sommet le plus élevé du Pérou, le mont Huascarán. Quand la vague de psychose s'amplifie, il faut faire ses valises et s'en aller au plus vite. Rien de tel ne nous est arrivé jusqu'à présent.

M.R. Pourquoi as-tu choisi les Andes ? L'organisation de ce projet représente un effort énorme. Tu te bats avec acharnement pour obtenir des fonds pour tes recherches. Pour quoi fais-tu cela ? Et pour qui ? Récemment, les autochtones ont enlevé des tas de pierres avec lesquelles vous vouliez méticuleusement reconstituer des ruines. Ils les utilisent pour construire leurs maisons.

M.Z. Et pourquoi vas-tu dans l'Himalaya, te gèles-tu, souffres-tu du manque d'oxygène, au lieu de rester allongée que la plage de Sopot à te chauffer au soleil ? Moi-même, je n'ai pas de réponse à cette question. Au lycée, j'étais déjà fasciné par les Incas. Je ne saurais pas dire quelle en était la raison. Quand j'étudiais l'archéologie et l'histoire de l'art, je me suis spécialisé sur l'Amérique du Sud. Le reste a été la conséquence d'une décision prise une fois

pour toutes. Le territoire que nous explorons est une tache blanche du point de vue de la prospection archéologique. C'est un défi. Nous, scientifiques, nous sommes attirés, comme les gens qui vont dans l'Himalaya, par ce qui n'a pas encore été fait, qui est inconnu, là où aucun collègue n'est encore venu. Evidemment, nous ne sommes pas la seule expédition dans cette région, mais la plus proche, une américaine, se trouve à quatre-vingts kilomètres d'ici, dans la plaine, et explore le cañon de Cotahuasi.

M.R. Mais quand tu es familiarisé avec une culture étudiée, tu apprends aux autochtones la valeur de leur héritage.

M.Z. N'exagérons pas. Je n'aime pas le style : « labeur de l'homme blanc parmi les sauvages. »

M.R. Mais je t'ai entendu expliquer que ces murs sont importants, qu'ils « se vendent », qu'ils attirent les touristes, tu fais des comparaisons avec Machu Picchu. Tu expliques combien la région est magnifique, attrayante pour les touristes, mais que seulement, personne ne le sait encore.

M.Z. La population locale, très pauvre, mérite qu'on lui fasse prendre conscience de la valeur de ce qu'elle possède. On ne peut pas traiter ces gens comme des paysans primitifs. Ce sont souvent des personnes très intelligentes, mais elles manquent de références, d'informations, auxquelles elles n'ont pas accès. Nous nous battons avant tout avec notre propre héritage lamentable. Le pillage des biens culturels a été enseigné aux autochtones par les Européens. Dès le seizième siècle, des contrats autorisant à piller l'or des tombes et des sépultures étaient signés en Espagne. Un cinquième de la valeur des butins était versé dans les caisses de Sa Majesté Royale, le reste était pour les découvreurs. Je répète donc comme une incantation la question toute simple : « Señor, à votre avis, combien y avait-il à Machu Picchu d'or, de céramiques ? Rien. Et pourquoi les touristes y vont-ils et laissent-ils des tas d'argent ? Parce que ce sont les murs des anciennes constructions des Incas. Par conséquent, ne détruisez pas, n'enlevez pas les murs. C'est votre héritage, il peut vous rapporter de l'argent. » Peu à peu, ils commencent à me croire.

Entretien avec Monika Rogozińska

Le Centre de Recherches Précolombiennes vous invite à participer aux fouilles archéologiques au Pérou en 2007. Les personnes intéressées peuvent contacter: obp@uw.edu.pl

